

numéro 5

mars 1995

[a r k h a i]
Αρχαί

John W. GRAVE

L'asile du Docteur Softus

(Traduit de l'anglais par N. Monod)

Avertissement du traducteur

L'énigme policière de J. W. Grave me semble souffrir de ce que l'on appelle dans certains cercles un *plagiat par anticipation*.

Si j'ai malgré tout choisi de présenter ce texte à nos lecteurs, c'est qu'il permet peut-être d'imaginer une forme d'élargissement de la littérature policière : bien que ce genre si pratiqué ait déjà subi les assauts d'une volonté d'exhaustion (je pense à le Lionnais), les efforts des auteurs ont surtout été dirigés vers une diversification de la *clé*. Le meurtrier est tantôt le narrateur, tantôt l'éditeur, parfois même le lecteur ! Pourtant le rapport du lecteur à l'énigme reste le même : on ne joue jamais jeu égal avec le « détective », qui arrive toujours au dénouement avec quelques indications précieuses qu'il a retirées de l'analyse d'une cendre de cigare. En somme, l'auteur garde toujours une carte sous la table pour éviter que le lecteur ne résolve l'énigme de lui-même — quel aveu de banalité pour l'intrigue ! et quel mépris du lecteur : un véritable Rouletabille, un véritable Sherlock Holmès ne devrait-il pas justement résoudre une énigme sur laquelle le lecteur « sècherait » alors même qu'il aurait tous les éléments en main ? et sinon, à quoi lui servent ses prétendus dons pour la déduction ?

Or précisément l'énigme de J. W. Grave, dont la clé est banale, présente des difficultés certaines dans sa résolution. Le lecteur a tous les éléments en main dès le début ; gageons pourtant que la lucidité de Nero Monk lui sera précieuse.

N.M.

PREMIÈRE PARTIE :
UN ASILE CLANDESTIN EN ÉCOSSE

Rarement sans doute mon ami Nero Monk a-t-il eu l'occasion de mettre en valeur son incomparable don pour la déduction de façon plus éclatante que lors de l'étrange affaire que j'ai décidé de vous narrer.

En vérité, c'est par ma faute qu'il s'est trouvé mêlé à cette histoire. Tout a commencé par une lettre que je reçus un jour d'automne 19... ; elle m'était adressée par l'office de Lord C***, conseiller spécial auprès du gouvernement en matière de questions médico-sociales. Comme il avait déjà eu plusieurs fois l'occasion de faire appel à ma longue expérience de psychiatre, je ne fus pas surpris par sa démarche ; mais je le fus en revanche par le contenu de sa lettre !

Quand au soir je rencontrai Monk au Club Diogène, il devina immédiatement que ma journée n'avait pas été ordinaire ; et je ne songai même pas à lui cacher la cause de mon trouble. Je lui exposai donc brièvement l'affaire.

— La lettre de Lord C*** m'informe qu'une collectivité aux allures de secte a depuis peu attiré l'attention des autorités. Au lieu-dit Loch Morar, à l'ouest de l'Écosse, une communauté nombreuse (mais non dénombrée), vivant quasiment en autarcie, s'attire depuis quelques temps la plus grande méfiance des autochtones. Après enquête, il semblerait qu'il s'agisse en fait d'un asile psychiatrique clandestin ! Vous pouvez imaginer à quel point cette situation peut être délicate, et la nouvelle est vite montée jusqu'au gouvernement. Comme personne ne veut rien entreprendre avant de savoir plus précisément de quoi il en retourne, j'ai été mandaté pour aller me rendre compte sur place de la situation. On compte sur moi, d'autant plus qu'un certain Docteur Softus aurait été aperçu à Loch Morar, et que ce Softus ne m'est pas complètement inconnu...

— Voilà une affaire peu banale, fit Monk pensif.

— Et voilà comment il se fait que demain soir je prenne le train pour l'Écosse.

Mon ami se renversa dans son fauteuil et mit en marche son walkman — une des manies de cet original. Ç'aurait été mal connaître son habitude de se mêler de ce qui ne le regarde pas que de ne pas s'attendre à sa question suivante :

— Dites-moi, Docteur Opiloo, verriez-vous un inconvénient à ce que je vous accompagne en Écosse ?

*

Le train de nuit filait à belle allure. Nous étions confortablement installés dans le wagon-lits qui, parti de Londres, devait nous déposer à Fort William le lendemain dans l'après-midi. Je cherchais le sommeil depuis quelques minutes quand j'entendis la voix de Nero :

— Il me revient une chose, Opiloo. Vous avez dit hier soir que ce Softus ne vous était pas inconnu. Je serais curieux d'en savoir un peu plus !

— J'ai fait la connaissance de Softus durant mes études ; nous n'avons jamais été très intimes, mais on peut dire que tous les étudiants en médecine le connaissaient un peu. C'était une sorte de colosse, et si son habillement n'avait pas dénoté une nette affectation de dandy, il aurait plutôt passé pour un hercule de foire que pour un futur psychiatre ; en un mot, son apparence trahissait déjà toute l'originalité de son caractère.

» Sa passion pour la psychiatrie était évidente, et tous ceux d'entre nous qui se destinaient à cette spécialité devaient bien reconnaître qu'il y brillait plus qu'aucun autre. Tout laissait présager qu'il avait devant lui une carrière exemplaire ; pourtant nous avions déjà remarqué qu'il avait sur certains points de doctrine des idées un peu trop tranchées. Il soutenait fermement par exemple qu'un malade ne doit jamais être contrarié, et qu'en conséquence il appartenait au médecin d'entrer dans le jeu des aliénés auxquels il a affaire. Il se prêtait aux plus invraisemblables frasques sous prétexte de ne pas troubler la logique propre du patient.

» Mais je vais abréger un peu. Dès la fin de ses études, Softus commençait à se faire une certaine réputation. Seulement, il fallait bien admettre que ses étranges traits de caractère ne s'estompaient pas, bien

au contraire. Il y eut de temps à autre des remous autour de ses méthodes, remous généralement étouffés par l'estime que tout le monde portait à ses compétences. Jusqu'au jour où le scandale éclata.

» Les tabloïds l'ont appelée « l'affaire Jack Burow », du nom d'un patient de Softus retrouvé abattu d'une balle dans la tête dans le cabinet de ce docteur. Softus a très calmement reconnu qu'il avait donné la mort à ce malheureux. Il déclara le plus sérieusement du monde que son patient souffrait d'un tel complexe de culpabilité qu'il était absolument persuadé mériter la mort ; selon ses principes, Softus n'avait pas voulu le détourner de ces pensées malades, mais lui avait simplement administré le châtement qu'il implorait.

» Le jugement ne manqua pas de faire sensation : finalement, par une étrange ironie, Softus fut déclaré irresponsable... et enfermé dans un asile. On m'a signalé qu'il en a été récemment libéré : sans doute a-t-on considéré qu'il n'est pas excessivement dangereux pour la société, du moins quand il ne pratique pas son art. Et de fait je n'avais plus entendu parler de lui, jusqu'à ce que je reçoive cette étrange lettre.

*

La route de Fort William à Loch Morar est longue, et il n'y a guère d'autre moyen que de prendre un taxi. Monk ne put pas s'empêcher d'interroger le chauffeur sur la commumauté vers laquelle nous nous dirigeons.

— Alors vous allez vers cette secte, à st'heure ! Oh, c'est pas mon genre de me mêler de ce qui me regarde pas, mais croyez-moi, gentlemen ! vous feriez aussi bien de laisser ça. Ils sont pas très nets, ces gens. Et leur chef, un certain Softus...

— Pardonnez-moi, l'interrompit brusquement Monk. Leur chef s'appelle Softus ?

— Pour sûr, que c'est leur chef, à ces hâgis. Les autres sont complètement braquignoles, vous savez.

Monk me jeta un regard entendu :

— Mon cher Opiloo, si c'est bien d'un asile qu'il s'agit, et si ce Softus est à sa tête, j'ai bien l'impression qu'il s'agit d'un asile *autogéré* !

— Vous ne maquez pas d'humour, Nero ! mais un asile autogéré...

— Ne riez pas, ce genre de choses a été assez à la mode en France, vers la fin des années soixante. Et je ne vous ferai pas l'insulte de vous rappeler l'*Asile du Docteur Goudron et du Professeur Plume* de Poe.

— Vous avez raison : après tout, rien de plus banal qu'un asile d'aliénés autogéré !

Il était déjà tard quand le taxi nous déposa à Loch Morar.

Les dernières lueurs du soir éclairaient un parc soigné ; près d'un groupe d'arbres bien taillés s'élevaient plusieurs bâtiments de vaste dimension. J'évaluai qu'ils pouvaient bien abriter quelques centaines de pensionnaires.

Nous fûmes immédiatement accueilli par un homme sans âge, d'apparence aimable. Il était pourtant agité d'un étrange tremblement de la tête, et nous nous souvînmes alors des propos du chauffeur de taxi. Après les premières paroles de l'étrange homme, le doute n'était plus permis.

— Fare you well, gentlemen, et faites moi l'injure de ne pas me suivre, nous héla-t-il en nous invitant du geste à l'accompagner.

Interdits, nous suivîmes pourtant cet homme qui hochait la poire de plus belle. Il nous mena à une bâtisse plus petite que les autres, et je crus comprendre que c'était là notre logement — à l'écart des autres.

Trop fatigués pour nous étonner encore, nous nous installâmes pour la nuit.

*

Au matin, notre premier souci fut de rencontrer Softus. Nous conformant avec quelque peine aux indications peu claires de l'éternel hoche-poire, nous entreprîmes de nous diriger à travers les bâtiments. A l'évidence, leurs occupants n'étaient pas de la plus banale espèce. Je n'y ai pas distingué ce qu'on appelle vulgairement un *débile* ; Softus semblait avoir choisi pour hôtes des cas plus étranges. La physionomie des gens que nous croisions exprimait toujours une certaine finesse, mais était invariablement affectée des signes d'une intense folie.

Comme je m'étais presque heurté à un homme étrangement accoutré, celui-ci s'arrêta pour nous dévisager. Il était couvert de plumes d'oiseau, à la façon d'un chef indien ; seulement, toutes ses plumes étaient noires, des plumes de corbeau sans doute. Tout dans l'allure de ce personnage maigre, vouté et sec concourrait à le rendre inquiétant.

L'étrange emplumé commença à lentement tourner autour de nous en émettant de sa voix enrouée quelques croassements rauques :

*Raque quart, trac carte, crave vrac.
Part rap, Ava gava, amarre rama.
Rave avare, brassard sabra.*

Sa course autour de nous s'accélérait et s'accélérait :

*Gare gara rag hagard !
Arabe barra rabats à barre !*

Il s'arrêta un instant, secoua ses longues plumes de corbeau et dit tout bas :

*Cas rare : Clara racla carrare.
Dare-dare rade à radar dard dart.
Hâve bavard brava (va, bras) bava rave.
Ava, tard, avait tares d'avatar hâve et tard !*

Alors, en proie à une subite hystérie, il se mit à bondir de droite et de gauche, voletant presque, et hurlant de sa voix déchirée des syllabes à peine compréhensibles :

*Barbara : barbare à barbe à rats !
Hache, chat : achats à chah !
Baccara, bac à rab à carats !*

*Chakra, chat cracha crachat !
Frac à fracas, fra Cafre !*

*Verrat verra verre à vers ave rat !
Baraque à baraka barra cab à raca bas rac, ah !*

Tracas traqua trac, âtre, à quatre-à-quatre !

*Grava gravats grave à gras vague rat vague rave, ah !
Caraba carrabat Carabas carabe à car abaque araba !
Masse carra mascara masque à rat masqua ramasse car amasse
carats !*

Art, arrhes, ara rare, Ararat !

Carat car à quart à caracara caraque ah raque ara Caraca(s) Râ !!

Comme ce personnage faisait preuve d'un agressivité grandissante, et considérant que nous ne pourrions en tirer que peu de renseignements utiles, nous nous retirâmes d'une façon qui je le crains a pu ressembler à une fuite.

Enfin, nous voilà devant la porte d'un bureau portant l'inscription

*Dr Softus
Ne reçoit que par groupes
(entrez sans frapper)*

Sitôt entré, je reconnus dans la silhouette massive de mon ancien camarade d'études, affalé dans un large fauteuil. Sa tête était renversée en arrière, et sur sa gorge s'ouvrait comme une seconde bouche à l'affreux sourire : une entaille profonde et nette lui avait pris la vie. Sur sa chemise, son sang abondant et encore imparfaitement coagulé dessinait un plastron luisant.

— *Doctor Softus, I suppose ?* fit Monk en tendant la main au maccabée.

DEUXIÈME PARTIE : LES CARNETS DE SOFTUS

Je ne goûte pas toujours également l'humour de mon ami Nero. Mais il se reprit aussitôt, et ses talents ne furent pas mis à trop rude épreuve pour découvrir l'arme du crime : un coupe-papier en forme de kriss, ensanglanté comme il se doit, gisait à la droite du fauteuil.

— Appelons la police, me dit Monk.

— Tiens ! le célèbre détective remet l'affaire aux mains des fonctionnaires de Sa Majesté ?

— Écoutez, je ne vois pas en quoi un banal cas de meurtre mériterait mon attention. Plus tôt nous aurons quitté cette maison de fous, mieux cela vaudra.

— Parfait, mais je vous demande néanmoins de patienter au moins jusqu'à demain matin, que je puisse consacrer cette journée à étudier un peu quel genre de loustics Softus a rassemblé ici.

— Hé bien soit. Je vais téléphoner à la police, et ensuite demander un taxi pour demain matin.

En quittant la mortelle chambre, je repérai sur la table de travail de la victime une série de carnets manuscrits. A première vue, il s'agissait des notes que Softus avait pris sur ses patients. Je les empochai, pensant qu'ils seraient précieux pour la mission que l'on m'avait confiée.

*

L'inspecteur ne resta pas longtemps à Loch Morar. Mis au fait de la nature exacte de l'institution où il se trouvait, il *préclassa* vite la question :

— Il sera sans doute impossible de désigner avec certitude un coupable parmi tous ces irresponsables. Je crois de toute façon que ces gens vont être transférés dans une autre clinique, et alors, coupables ou non, la différence ne sera pas grande.

» Une chose par contre est certaine : ce crime n'est pas l'œuvre d'une seule personne. Il est impossible qu'un homme seul ait pu venir à

bout de ce colosse, ou du moins pas sans résistance. L'entaille serait moins propre si Softus s'était débattu. La seule possibilité que je puisse envisager est que les coupables se soient mis à plusieurs, pour le maintenir pendant que l'un deux lui tranchait la gorge.

En raccompagnant l'inspecteur à sa voiture, je crus lire sur le visage de Monk une certaine insatisfaction. Et si cette mort l'intéressait quand même un peu plus que ce qu'il avait bien voulu dire ?

Notre hoche-poire vint à notre rencontre au moment où nous allions regagner nos quartiers. Visiblement marqué par le drame dont le bruit, sans que je sache comment, s'était déjà répandu parmi les pensionnaires, il tremblait plus encore que la veille. Je devinai à son air hostile qu'il devait croire que notre arrivée n'était pas étrangère à ce qui s'était passé. Monk ne fit pas attention à lui, mais quant à moi je restai quelques instants sur le pas de la porte pour observer son comportement. Il hésita un moment, puis s'approcha soudain de moi pour m'adresser ces seules paroles :

— Live in thy shame, but die not shame with thee !

Laissant le hoche-poire à ses anathèmes, j'allai rejoindre Nero pour me consacrer à mon travail.

*

Je commençai par lire les carnets que nous avions trouvés dans le bureau de Softus ; car si quelqu'un avait bien connu les malades qui nous avoisinaient, c'était lui. Monk, qui se trouvait désœuvré, me demanda de lui résumer ce que j'y avais découvert.

— Le Docteur Softus semble avoir choisi ses patients avec beaucoup de soin ; il s'agit uniquement de malades souffrant de graves troubles de la personnalité. En gros, ces gens ne savent pas très bien qui ils sont ni qui sont les autres, ils ont une tendance pathologique à confondre les identités. Je ne vais pas vous faire subir le compte rendu exhaustif de toutes les observations qu'il a consignées dans ces carnets, car il y en a de bien insignifiantes. Il note par exemple comment,

chaque semaine, il procède à un appel général dans la cour ; il précise même qu'il ordonne alors toujours ses fous, lui compris, en carré ; qu'il n'arrive pas à les ordonner en rectangle ; que le *milkman* vient toujours plus tard, surtout le lundi ; ...et d'autres détails du même tonneau.

» Mais l'impression globale que je retire de ma lecture est qu'il étudiait ses patients avec la plus grande minutie. Ah oui, il y a encore quelque chose qui amusera votre esprit de raisonneur : Softus a ajouté en appendice quelques considérations théoriques sur les asiles autogérés — le mot est de lui ! Je vais vous lire ses « principes élémentaires pour la bonne marche d'un asile autogéré » :

» Premier principe : les fous ne se confondent qu'entre eux.

» Deuxième principe : tout le monde croit qu'il existe un sage, c'est à dire un fou qui sait parfaitement qui est qui. Un tel sage doit effectivement exister.

» Troisième principe : qui regarde le sage croit se reconnaître en lui.

» Quatrième principe : celui pour qui *celui pour qui un patient en prend un second* prend un troisième patient est précisément le même que celui pour qui le premier prend celui pour qui le deuxième prend le troisième.

» Il note encore que ses fous sont extrêmement susceptibles sur la question de leur identité, et qu'il ne faut pas les contrarier sur ce point. Je reconnais bien là les idées de Softus ! Il prétend que le pire différend qui puisse s'élever entre deux patients viendrait de ce qu'ils se prennent l'un l'autre pour la même personne : si vous croyez que je suis celui que je crois que vous êtes, jamais nous ne pourrions nous entendre. Qu'en pensez-vous ?

*

Quelques minutes s'étaient écoulées, quand je vis Monk se redresser sur le divan où il s'était affalé ; son visage reflétait l'enthousiasme enfantin qui s'empare toujours de lui lorsqu'il se livre à ses déductions. Il arrêta son walkman et me lança d'un sourire gourmand :

— Vraiment, Opiloo, ces quelques notes du défunt docteur sont tout à fait intéressantes, *most amazing* ! Mais permettez-moi une question : maintenez-vous que votre ancien camarade d'études avait bien les idées absolument claires lorsqu'il jugeait ses patients ? vous devez comprendre qu'il m'est indispensable de savoir si je peux me fier *pleinement* à ses notes ; l'art de la déduction n'admet aucune imprécision, et si l'on est pas complètement sûr des prémisses, plus rien ne garantit la valeur des conclusions. Le raisonnement le plus rigoureux et le plus habile peut mener à une parfaite absurdité, à la plus grossière des erreurs, si il y a la moindre incertitude ou imprécision dans les bases sur lesquelles il se fonde. Je dois donc savoir à quoi m'en tenir avec ces carnets.

— Je puis vous assurer, répondis-je, que la compétence de Softus ne fait aucun doute. Jamais personne n'a mis autant de génie dans l'étude de la folie, et les plus grands psychiatres de notre temps ont tous eu l'occasion de reconnaître son évidente supériorité. Ses avis étaient considérés comme l'expression même de la certitude, aussi longtemps qu'ils concernaient notre science – inutile de dire, en revanche, que rares étaient ceux qui pouvaient admettre les choix thérapeutiques (si l'on peut dire !) qu'il défendait. Mais pour répondre à votre question, oui ! vous pouvez accorder toute votre confiance à ces notes.

— Parfait ! parfait ! Voyez-vous, mon vieil ami, je pense pouvoir tirer quelque parti de ces informations. Tout d'abord, permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas besoin d'être psychiatre, moins encore « psychiatre mandaté », pour pouvoir affirmer que nous avons ici affaire à une véritable collection de louftingues !

— Jusque là, Nero, je ne vous dispute rien. Je pense pour ma part que la principale compétence qui soit spécifique au psychiatre mandaté est de pouvoir distinguer, entendez décréter, ce qui est folie officielle et ce qui n'est qu'excentricité britannique. Mais je suppose que ce n'est pas le seul enseignement que vous avez ramené de votre méditation ?

— Très juste. Je voulais vous signaler une petite découverte : bien que les pensionnaires soient très nombreux, bien que nous ne sachions même pas combien ils sont au juste, nous pouvons affirmer avec certitude qu'il n'y en a pas deux, entendez bien, qu'il n'y en a pas même deux qui soient d'accord sur l'identité d'un quelconque de leurs camarades !

— Vous m'avez trop souvent étonné pour que j'ose encore mettre en doute votre perspicacité, mais je dois avouer que j'ai de la peine à

vous croire. Sans même chercher à savoir d'où vous pensez tirer une pareille conclusion, il me semble qu'il est de toute façon assez improbable que chacun des malades puisse avoir un avis différent sur l'identité de ses semblables. Vous savez peut-être qu'on raconte que Diderot a prouvé un jour à une dame qu'il devait forcément y avoir sur terre deux personnes gratifiées par la nature du même nombre de cheveux, au cheveu près. Il y a tout simplement plus d'hommes sur terre que de différents nombres possibles de cheveux. Un argument semblable devrait pouvoir s'appliquer à nos fous, du moins aussi longtemps que nous ne saurons pas combien ils sont.

— Détrompez-vous. Ou plutôt, laissez-moi vous détromper : vous prétendez que deux personnes peuvent s'accorder sur l'identité d'une troisième, disons que Charles et William puissent penser que Nelson soit le Masque de fer. Mais nous savons qu'il y a quelqu'un, appelons-le Tom, que Nelson prend pour le Docteur Softus. Maintenant, pour qui le Masque de fer prend-il Tom ?

Je dois confesser à mes honorés lecteurs que j'étais un peu embarrassé pour répondre à cette question posée à brûle-pourpoint. C'est seulement plus tard que sous l'influence de mon génial ami je me suis un peu habitué à ces raisonnements schizophréniques. Voici comment il continua :

— Hé bien, souvenez-vous simplement qui nous avons appelé Masque de fer et qui Tom. D'après ce qui précède, celui pour qui le Masque de fer prend Tom est bien celui pour qui *celui pour qui Charles prend Nelson* prend un Softus de Nelson.

— Je vous demande pardon ?

— Je vous explique, reprit Monk avec impatience, que Charles regarde Nelson, et que celui qu'il y voit regarde un Softus de Nelson, c'est à dire quelqu'un que Nelson prend pour Softus, et dont l'existence nous est assurée par le deuxième principe des carnets.

— Mais, alors, peut-être que je vois où vous voulez en venir. Softus a noté dans son carnet : celui pour qui *celui pour qui un patient en prend un second* prend un troisième patient est précisément le même que celui pour qui le premier prend celui pour qui le deuxième prend le troisième.

— Bravo, je vois que vous avez de la mémoire. Faisons donc usage de la remarque que vous venez de citer. Nous pouvons alors dire que le Masque de fer, en regardant Tom, voit aussi celui pour qui

Charles prend celui pour qui Nelson prend le Softus de Nelson. Mais pour qui Nelson prend il le Softus de Nelson ?

— Pour Softus, bien sûr.

— *Of course*, et « par définition », comme disent les logiciens. La personne que nous cherchons est donc celui pour qui Charles prend Softus.

— Mais alors, m'écriai-je, c'est Charles lui-même ! puisque Softus a noté que tous ses patients croyaient se reconnaître en lui !

— Vous y voilà enfin.

— Une minute : nous savons que le Masque de fer prend Tom pour Charles. Mais vous ne m'avez pas encore prouvé que Charles et William ne peuvent pas se mettre d'accord sur l'identité de Nelson ; et pour être franc, je n'ai pas l'impression que nous ayons fait de grands progrès dans ce sens, malgré toute la virtuosité de votre démonstration.

— Et pourtant. Quand nous avons cherché qui le Masque de fer voit en Tom, nous avons commencé par remarquer que le Masque de fer est celui pour qui Charles prend Nelson ; alors, d'après vous, ce serait aussi celui pour qui William prend Nelson. Par le même raisonnement que tout à l'heure, nous voyons donc que le Masque de fer prend Tom pour William. Ainsi donc Charles et William ne font qu'un. Je vous ai donc prouvé que deux patients *distincts* ne peuvent s'accorder sur l'identité de qui que ce soit, ce qui est, pour le moins, un signe de confusion mentale.

» En ce qui concerne Diderot, je connais effectivement l'anecdote que vous mentionnez, et son raisonnement est aussi astucieux que correct. Seulement, dans notre cas, plus il y a de fous, plus il y a de confusions possibles. Le nombre de confusions n'est donc pas limité, contrairement à celui des cheveux, qui connaît des bornes matérielles.

Ces considérations, on le pense, avaient de quoi me laisser perplexe. Mais il était dit que Nero n'allait pas me laisser de répit.

— J'ai l'impression, Opiloo, que l'on a trop tendance à sous-estimer la cohérence des fous. En tout cas, le quatrième principe de Softus me semble décrire une forme de cohérence.

» Supposons que je dise 'Joe pour Jack est Bill' en voulant exprimer que Bill est celui pour qui Jack prend Joe. Pour parler de celui pour qui El Indio prend Bill, je serai naturellement tenté de dire 'Joe-pour-Jack pour El Indio'. Mais je risquerais de le confondre avec 'Joe pour Jack-pour-El Indio'. Or vous voyez bien que le dernier principe

des carnets postule justement que c'est la même personne. Voilà quand même une constatation qui simplifie un peu le problème.

— Si vous le pensez vraiment...

— Je l'affirme ! tenez, je suis maintenant en mesure de vous faire une autre révélation : il semble bien que nos fous se rendent la politesse de se prendre pour Softus : si je suis votre Softus, vous êtes le mien. Voici comment j'arrive à cette conclusion.

» Supposons donc que pour vous je sois Softus. Moi pour vous pour moi, c'est Softus pour moi : c'est moi. Donc un de mes Softus pour moi pour vous pour moi, c'est un de mes Softus pour moi : c'est Softus. Mais c'est aussi Softus pour vous pour moi, soit vous pour moi. J'en conclus que vous êtes pour moi Softus.

» Une conséquence en est que chacun n'a qu'un Softus, que l'on peut dire *le* Softus de untel : car à cause de la toute première remarque que j'avais faite, deux Softus d'un malade donné ne peuvent le prendre les deux pour Softus sans être identiques.

— Bien, acquiesçai-je. Mais si j'en crois la remarque de Softus concernant la susceptibilité des patients, cela veut dire qu'il ne peut s'entendre avec aucun d'entre eux ?

— Effectivement. Nous pourrions d'ailleurs appeler *ennemis* d'un patient tout malade qu'il prend pour celui pour qui l'autre le prend.

— Ansi Softus est l'ennemi de tous ? diable, pour un mobile !

— Peut-être même n'est-il pas seul à être l'ennemi de tous. Appelons ces gens-là les *Irascibles*. Une chose est sûre : les *Irascibles* ne peuvent s'associer à personne, et en particulier ne peuvent s'associer à personne pour commettre un meurtre !

— Vous avez sans doute remarqué comme moi, Nero, que les fous sont tous ennemis d'eux-mêmes ?

— C'est juste. D'ailleurs, un fou est ennemi de tous ses *clones* ; j'appelle clones ceux pour qui un fou se prend en quelque sorte indirectement : les clones de A sont A pour A, A pour A pour A, etc. Si vous voulez vous entraîner un peu à raisonner sur les fous, persuadez-vous donc que les clones d'une personne formeraient très bien un asile autogéré. D'ailleurs, Softus, étant lui-même son unique clone, aurait très bien pu fonder un asile autogéré pour lui tout seul !

— Et peut-être aurait-ce été plus sage...

— Peut-être. Encore une chose concernant la cohérence des fous : jamais l'un d'entre eux ne donnera le même nom à deux personnes distinctes. Cela se déduit comme ma toute première remarque, en inversant la relation 'prend pour', qui devient 'est pris pour'.

Monk semblait bien décidé à passer la nuit à résoudre ce genre de petites énigmes ; pour ma part, cette journée riche en événements m'avait rompu, et je résolus de prendre du repos en prévision du long voyage de retour qui nous attendait au lendemain.

*

A mon réveil, Monk était déjà en train de déambuler de partout. Sitôt qu'il me vit levé, il me dit avec impatience :

— Vous émergez donc enfin ! figurez-vous que pendant votre léthargie, j'ai résolu le mystère de la mort de Softus ! Mais notre taxi va venir dans moins d'une heure, mangez donc quelque chose pendant que je vous donne une ou deux explications. Moi je n'ai pas faim.

DERNIÈRE PARTIE : NERO MONK S'EXPLIQUE

Monk ne tenait pas en place ; je m'assis donc seul à la table pour le *breakfast*, et mon ami assurait le service tout en exposant son raisonnement avec une vivacité peu commune. Emporté par l'esthétique de sa démonstration qu'il ponctuait de grands gestes, il me donnait des frayeurs à chaque fois qu'il me tendait la théière.

— Comme souvent dans ce genre d'enquêtes, c'est un élément à première vue insignifiant qui contenait la clef de l'énigme. Souvenez-vous : Softus avait consigné dans ses carnets une remarque assez banale sur les appels hebdomadaires. Il avait constaté qu'il était impossible que les résidents s'ordonnent en rectangle, à moins de former un carré. Hé bien ! c'est cette indication qui m'a permis de découvrir qui l'a tué.

— Cette fois, Nero, vous allez trop loin ! je vous ai déjà entendu déclarer, après l'examen d'un mégot, que son propriétaire était certainement un officier d'infanterie, chauve, portant une chevalière de bronze et père d'une fille sourde. Mais dans le cas qui nous occupe, je ne vois vraiment pas quel rapport il pourrait y avoir entre la façon de procéder à l'appel hebdomadaire et l'identité des coupables.

— Je peux vous comprendre, continua-t-il sans se laisser démonter, et j'avoue que cette énigme n'est pas la plus simple qu'il m'ait été donné de démêler. J'espère pourtant pouvoir vous exposer mes déductions de façon convaincante, mais de grâce ne m'interrompez plus.

Je promis de me tenir strictement à mon petit déjeuner et au silence. L'exposé que me fit alors Monk m'a laissé une si forte impression que je puis encore maintenant le transcrire dans tous ses détails :

— C'est hier soir seulement que j'ai commencé à entrevoir la possibilité d'éclaircir tout ce mystère. Nous avons envisagé, vous vous en souvenez, que l'on puisse former un *asile autogéré* à l'intérieur même de cet asile. A part l'asile en entier ou la famille des clones d'un malade donné, le seul exemple que j'avais signalé consistait à considérer Softus — sauf son honneur — comme un asile autogéré à lui tout seul. A vrai dire, j'ignore aujourd'hui encore s'il serait

possible de constituer encore d'autres asiles autogéré avec nos voisins ; et pourtant, j'ai découvert une propriété intéressante qu'auraient ces nouveaux asiles : le nombre de leur occupants correspondrait exactement à une rangée du carré humain formé dans la cour pour l'appel. Pour tenter de vous en convaincre, imaginez qu'un quelconque groupe de patients, mettons par exemple l'ensemble de tous ceux qui se sont avec aplomb arrogé le titre de médecin, se regroupe en un club qui forme un asile autogéré. Or, j'ai par ma dernière remarque d'hier soir souligné la cohérence des fous, qui fait que chacun d'eux, malgré son incapacité à connaître la *véritable* identité de chaque membre, verra dans ce club le même nombre de camarades distincts. Il y aura donc bien des opinions différentes quant à la liste des membres, mais du moins les différentes listes auxquelles on croira seront de même longueur. Il se trouve que l'ensemble de ces listes recouvre l'asile tout entier, puisque chacun est suspecté par quelqu'un d'appartenir au club, ne serait-ce que par son Softus (car je vous rappelle que tout asile autogéré doit avoir son sage). Ce qui est plus étonnant, c'est que deux différentes listes de membres n'ont jamais de nom en commun, ou si vous préférez, si un nom se retrouve sur deux listes, elles sont identiques : imaginez par exemple que Castor et Pollux aient tous deux inscrit Zeus sur leur liste. Cela veut dire que chacun des jumeaux voit Zeus en un membre du club, disons que Castor le voit en Clytemnestre et Pollux en Hélène. Puisque les deux sœurs sont du club, on y trouvera aussi le Softus de Clytemnestre pour Hélène — que Pollux prendra pour Castor : en effet, le Softus de Clytemnestre pour Hélène pour Pollux est le Softus de Clytemnestre pour Clytemnestre pour Castor, donc Castor lui-même. J'en déduis à présent facilement que tous les noms de la liste de Castor sont sur celle de Pollux : si en Léda Castor voit un membre du club, celui-ci sera Léda pour Castor, donc Léda pour le Softus de Clytemnestre pour Hélène pour Pollux — qui est sur la liste de Pollux, car Léda pour le Softus de Clytemnestre pour Hélène est du club. Par le même raisonnement, tous les noms cités par Pollux le sont par Castor, et les listes coïncident donc complètement.

— My Lord, soupirais-je (vous voyez qu'il ne faut jamais promettre le silence), my Lord ! et pourquoi donc votre fameux club de détraqués compte-t-il autant de joyeux membres que ces fameuses rangées ?

— Justement, j'y arrive. Nous venons de découvrir que l'ensemble de tous nos fous, au nombre desquels il faut toujours compter le défunt Softus, pouvait être recensé sur des listes distinctes mais de même

longueur. Mais voilà une excellente méthode pour faire l'appel ! Disposez en un rang tous ceux qui sont sur une liste donnée, garnissez le rang suivant avec la liste suivante, et ainsi de suite. Vous de cette façon regroupé tout l'asile en un rectangle dans la plus pure tradition militaire. C'est là qu'intervient la remarque en apparence anodine de Softus : ce rectangle ne peut être qu'un carré, et donc il y a bien autant de membres dans le club que de rang dans le carré !

— Remarquable, Monk ! je n'avais jusqu'à présent attaché aucune importance à cette note au sujet de l'organisation de l'appel, mais maintenant que vous lui avez découvert d'aussi subtiles conséquences, je ne peux pas m'empêcher d'y voir quelque chose de suspect : comment Softus pouvait-il affirmer que les résidents ne se laisseraient regrouper en rectangle que s'il est carré ?

— Vous concevez bien, je suppose, que cette contrainte peut effectivement survenir. S'il n'y avait en tout que neuf hôtes à l'asile, on ne pourrait trouver d'autre rectangle que celui qui aligne trois rangées de trois colonnes, à moins de mettre tout le monde sur un seul rang, ou, ce qui en est assez proche, de faire neuf rangs de une personne chacun. Pour trente-six patients, en revanche, on n'est pas obligé de faire un carré de six fois six, puisqu'on peut aussi faire quatre rangs de neuf colonnes, trois de douze, etc. A chaque nombre de patients ses méthodes d'appel propres ! Le carré est assez rarement la seule solution, mais cela arrive quand même parfois. La seule explication que je puisse donner à la remarque de Softus est qu'il ait connu le nombre exact des malades.

» Quoi qu'il en soit, retenez ceci : s'il y a un asile autogéré à l'intérieur même de l'asile de Loch Morar, soit il s'agit de Softus à lui tout seul, soit d'un groupe aussi nombreux qu'une rangée — soit bien sûr de l'asile en entier.

Monk se servit un peu de thé et reprit ses déambulations nerveuses autour de la table du petit déjeuner.

— Et maintenant, cher Docteur Opiloo, vous devinez sans doute quel a été le pas suivant de mes réflexions. Puisque les *Irascibles* forment une tribu qui se plie aux contraintes d'un asile autogéré, comme vous le vérifierez aisément, nous pouvons leur appliquer la découverte que je viens de vous exposer ; car jusqu'ici, nous ne savions même pas combien il y a d'*Irascibles*. Et c'est là que je me suis demandé ce qui se passerait précisément dans chacun des

trois cas : s'il n'y en a qu'un, s'il y en a autant que dans une rangée, ou si tout le monde est *Irascible*. Je me suis demandé ce qui se passerait dans chacun de ces cas, puisque, je vous le rappelle, la déduction ne peut rien sans l'imagination.

» Première hypothèse. Il n'y a qu'un *Irascible* (c'est donc Softus). Je me suis rendu compte que cette hypothèse n'est en fait pas défendable. Il faut pour s'en convaincre faire quelques détours de pensée.

» J'ai inventé ce que j'appelle le *gang* d'un fou : c'est la réunion, pour chaque patient, du Softus du patient pour le fou pour le patient. Vous remarquerez que les *Irascibles* sont seuls dans leur gang, et que tout le monde est dans le gang de quelqu'un, ne serait-ce que dans le sien. Ce qui est moins évident, c'est qu'on ne peut être que dans un seul gang. Pourtant, imaginons que quelqu'un soit du gang d'Abel et de Caïn ; il y a donc des patients A et B tels que le Softus de A pour Abel pour A soit le Softus de B pour Caïn pour B. Cela revient à dire que Abel n'est autre que A pour le Softus de B pour Caïn pour B pour le Softus de A. Mais A pour le softus de B est le Softus de B-pour-le-Softus-de-A, donc Abel est du gang de Caïn et les deux gangs ne font qu'un.

— Je comprends, mentis-je.

— J'en suis sûr. Nous pouvons donc diviser l'asile en gangs. Mais il y a aussi une autre façon de diviser cet asile. Imaginons un fou qu'on ne voudrait pas suspecter d'être irascible, par exemple Esope (il est bien connu que c'était un éditeur affable). Ses ennemis forment un asile auogéré, et les différentes visions que les autres malades ont de cet asile déterminent un partage de la communauté de Loch Morar. Nous savons depuis tout à l'heure que les ennemis d'Esope sont aussi nombreux que les rangs, et donc il y en a autant de visions différentes que de rangs. Mais je prétends qu'il y en a aussi autant de visions différentes que de gens dans le gang d'Esope : il suffit d'associer à la vision que A a des ennemis d'Esope le gangster 'Softus de A pour Esope pour A'. En conclusion, il y a dans le gang d'Esope autant de personnes qu'il y a de rangs à l'appel.

— Un instant : qui me garantit que vous n'allez pas escamoter des « visions » des ennemis d'Esope en associant le même gangster à deux visions différentes ?

— Objection recevable. Vous me soupçonnez d'associer à la « vision de A », comme vous dites si joliment, le même gangster qu'à celle, mettons, de Saint-B. Autrement dit, le Softus de Saint-B pour

Esope pour Saint-B est le Softus de A pour Esope pour A, donc Esope est Saint-B pour le Softus de A pour Esope pour A pour le Softus de Saint-B. Mais alors, Saint-B pour le Softus de A est un ennemi d'Esope, donc A et Saint-B ont la même vision des ennemis d'Esope, et votre objection est levée.

» Je puis maintenant vous montrer pourquoi il est impossible que Softus soit le seul irascible. S'il en était ainsi, tous les autres seraient des Esope, et donc leurs gangs seraient aussi peuplés chacun qu'un rang. Si on partage l'asile en gangs, on aura donc un certain nombre de rang, *plus* le gang de Softus, qui ne contient que Softus. Mais Softus se plaçait aussi dans le carré ! Nous devons donc exclure cette première hypothèse.

» Deuxième hypothèse : les *Irascibles* sont au nombre d'une rangée. Nous sommes maintenant au cœur du problème, et je vais aborder la partie la plus difficile de mon explication. Tenez, ajoutez encore deux ou trois sucres dans votre thé, vous allez avoir besoin de glucides ; moi-même, moi Nero Monk, j'ai eu besoin d'une bonne partie de la nuit pour mettre au point le raisonnement que je vais vous exposer, et peut-être n'y serais-je pas arrivé sans mon walkman et mon « ice », cette bonne vieille amphétamine.

— Ah non, Monk ! êtes-vous donc retombé dans tous vos vices ! Vous savez que je suis votre fidèle ami, mais c'est aussi le médecin qui parle en moi : je ne peux pas accepter que vous vous détruisiez avec ce genre de poison.

Après un court silence qui n'exprimait sans doute qu'indifférence, mon incorrigible ami reprit :

— Or donc, deuxième hypothèse. Autorisez-moi un préliminaire en forme de digression. J'ai encore réfléchi à la question de l'appel hebdomadaire. En fait, la situation aurait pu être encore plus contraignante ; imaginez par exemple qu'il y ait eu dix-sept malades. En voulant les disposer en un rectangle on serait *forcé* de mettre tout le monde sur un seul rang : on ne peut pas faire deux rangs de huit personnes et demie, ni trois de six et un tiers, et encore moins un carré, vérifiez vous-même. Le même problème se présente par exemple avec quarante-et-un malades, avec mille neuf cent soixante-treize malades, et dans bien d'autres cas encore. Cette situation a une conséquence remarquable ; souvenez-vous comment j'ai déduit combien de personnes il pouvait y avoir dans un asile autogéré recruté

parmi nos étranges compagnons. Si maintenant on ne peut ranger les malades que sur un rang, cela implique que l'on n'a pas d'autre choix que de prendre le sage seul ou de prendre tout l'asile pour former un asile autogéré : sinon, comme je vous l'ai montré tout à l'heure, on disposerait d'une méthode pour ranger ces gens en rectangle. En particulier, cela veut dire qu'à part le sage, qui se prend pour lui-même, tout autre patient considère *l'ensemble de l'asile* comme la famille de ses clones. Souvenez-vous de ce fait.

» Mais revenons à notre deuxième hypothèse. Interrogez un malade sur l'identité des personnes que nous supposons irascibles ; il vous en donnera des noms, constituant ainsi une liste selon le mécanisme que nous avons discuté tout à l'heure. En interrogeant différentes personnes, nous obtiendrons toutes les listes. Si vous voulez bien me permettre cette fantaisie, j'aimerais les comparer aux listes que dressent les partis en vue des élections. En suivant cette métaphore, les patients qui correspondent *effectivement* au noms d'une liste formeraient un parti. Au fait, combien de partis y a-t-il dans notre parlement des braques ?

— Voyons... puisqu'un parti correspond à une liste, il doit se glorifier d'autant d'adhérents qu'il y a de rangs à l'appel, d'après ce que vous avez établi.

— Bravo ! vous êtes sur la bonne voie.

— De plus, poursuivis-je non sans une certaine fierté, pour que le conte soit bon, et puisqu'il y a autant de rangs que de colonnes, il faut qu'il y ait à nouveau autant de partis que de rangs ! Que dites-vous de cela, Nero ?

— Vous me semblez faire de continuels progrès, cher ami. Tant mieux, car l'affaire se corse. Je vais tenter d'appliquer quelques notions de psychologie des groupes à nos oiseaux. Considérons un parti dans son ensemble. Pour qui prend-il tel ou tel autre parti, également pris globalement ? Je crois que vous vous êtes suffisamment familiarisé avec mes raisonnements pour pouvoir vérifier sans peine que les partis en tant que tels, avec leurs folies collectives, rempliraient très bien un asile autogéré, non pas un asile pour humains, mais pour groupes déments !

— Amusante psychologie des groupes, en effet ! Votre idée de créer des « asiles pour collectivités » est fort originale, et les patients (si l'on peut dire) ne manqueraient certainement pas. Je suis pour ma part persuadé que les partis y trouveraient leur meilleure place.

» Plus précisément, je vois bien que le « sage » de ce genre d'asiles serait la liste (d'ailleurs fidèle) établie par le sage de l'asile individuel, et que le sage de la liste de quelqu'un serait la liste du sage de ce quelqu'un ; en bref, il me semble assez clair que les trois derniers principes de Softus s'appliquent bel et bien à ce type d'asiles.

» Pourtant un point dans votre raisonnement me paraît obscur, et comme je tiens à parfaitement comprendre votre exposé, vous m'excuserez de vous questionner à ce sujet. Voilà : avant de pouvoir s'interroger sur les spécificités de cet asile, ne faudrait-il pas s'assurer que ses membres se confondent *effectivement* les uns avec les autres ? en d'autres termes, que les personnes pour lesquelles un parti en prend un autre forment bien un parti ? Et avant cela encore, ne conviendrait-il pas de s'assurer que toute cette psychologie des groupes est bien fondée : qui me garantit que deux représentants d'un même parti auront la même représentation d'un parti concurrent ? Car enfin, nous savons bien que deux malades distincts ne donnent jamais le même nom à l'un de leurs collègues !

— Opiloo, Opiloo ! j'ai dû vous sous-estimer : à peine commencez-vous à être familier avec mes déductions, et voilà déjà que vous trouvez le moyen de mettre le doigt sur mes manquements. J'ai effectivement escamoté un maillon de la chaîne logique.

» Pour *quoi* le parti de Groucho prend-il celui de Harpo ? Pour le découvrir, imaginons un membre du premier parti (c'est à dire un *Irascible A* pour Groucho) et un membre du second (un *Irascible B* pour Groucho). A-pour-Groucho prendra B-pour-Harpo pour, prenez votre souffle : B pour Harpo pour A pour Groucho. Mais A est irascible, on peut donc aussi dire : B pour A pour Harpo pour Groucho. Nous avons donc affaire à un membre du parti de Harpo-pour-Groucho. Voilà donc votre première objection levée.

» Il n'est guère plus difficile de répondre à votre seconde remarque. Bien sûr, deux membres du même parti ne seront jamais d'accord sur l'identité d'une personne particulière, mais s'accorderont néanmoins sur l'identité globale d'un parti : si Groucho est du parti de Harpo, il y a un irascible A que Harpo prend pour Groucho, et si pour Groucho Karl est du parti de Max, il y a aussi un irascible B que Max prend pour celui pour qui Groucho prend Karl. Ainsi, Karl pour A pour Harpo n'est autre que B pour Max, qui est en retour A pour Karl pour Harpo. Il en suit que pour Harpo aussi, Karl est du parti de Max, puisque Harpo voit en Karl celui qui est le Softus de A pour B... pour Max.

» Cela dit, je vous suis très reconnaissant de m'avoir demandé ces précisions. Si l'on se pique de logique, il faut être précis ou ne pas être — et dans mon métier, la logique est parfois une question de survie.

» Mais revenons à nos licornes. Nous avons donc construit par la pensée un asile autogéré pour collectivités psychopathes. Nous savons que ses hôtes sont au même nombre que les rangs de l'appel. Il se trouve que cet établissement se trouve dans la fâcheuse situation que j'ai évoquée précédemment : on ne peut pas rassembler ses occupants (nous n'avons que faire ici de leur nature collective) en un rectangle qui ait plus d'une rangée, sinon il suffirait d'appliquer dans l'asile du Docteur Softus cette disposition à chaque rang du carré pour obtenir un beau rectangle. Si vous avez une bonne mémoire, vous en concluez...

— Que tous les partis ne sont en fait que les clones d'une seul et même parti !

— Très juste. Et comme les clones sont toujours ennemis entre eux...

— Tous les partis sont donc ennemis entre eux, l'interrompis-je encore.

— Votre enthousiasme fait plaisir à voir, et il est justifié : nous voici presque au bout de nos peines. Attendez-vous à une surprise.

» Pour fixer les idées, supposons le parti dont tous les autres sont les clones soit celui de Karl. Puis revenons à l'asile de Softus, et choisissons-y deux déments quelconques, tout à fait quelconques, pour que notre raisonnement puisse s'appliquer au autres — nous nommerons ces deux Georges et André. Comme Georges est du parti d'un clone de Karl, il doit y avoir un irascible A en qui le clone voit Georges, comme il y a un irascible B en qui un clone de Karl, pas forcément le même, voit André. Pour André, Georges est le Diable en personne ; plus précisément, ce Diable est : A pour le clone pour B pour le second clone. Prenons à présent les choses à l'envers : Pour Georges, André est B pour le second clone pour A pour le premier clone. Comme A est irascible, c'est encore B pour A pour le second clone pour le premier. Mais les clones sont ennemis entre eux, je dis donc : B pour A pour le premier clone pour le second. Et puisque B est irascible, on peut encore dire : A pour B pour le premier clone pour le second, et même A pour le clone pour B pour le second clone.

— Par l'enfer, revoilà le Diable ! en personne !

— Je ne vous le fais pas dire. Vous voyez donc, puisque j'ai choisi André et Georges arbitrairement, que *tout l'asile du Docteur Softus est*

irascible. La seconde hypothèse est donc à rejeter, tout comme la première, en faveur de la dernière : tous les résidents de l'asile sont irascibles.

— Mais c'est absurde, voyons. N'avions-nous pas dit que...

— Holà, fit-il sententieusement (si tant est qu'une interjection puisse être sententieuse, note du traducteur) : . *Quand vous avez éliminé l'impossible, ce qui reste, même improbable, doit être la vérité*. Il a effectivement été établi que pour assassiner Softus, il fallait s'y être pris au moins à deux, et que seuls deux personnes non irascibles pouvaient s'associer. Nous avons fini par découvrir, et non sans peine, que tout le monde était irascible dans cet asile. Fort bien ! *Softus n'a donc pas été assassiné*.

— Nero, vous vous moquez...

— Mais est-ce donc l'évidence qui vous aveugle ainsi ? Écoutez, je vais peut-être décevoir votre attente : mais si Softus n'a pas été assassiné, c'est tout simplement qu'il s'est suicidé. Il n'a pas eu besoin pour cela de s'associer à quelqu'un !

Je ressentis une certaine honte de n'avoir pas su mieux anticiper le dernier maillon du raisonnement. J'aurais voulu dire à Monk combien j'étais impressionné par sa démonstration, combien l'ampleur et l'ingéniosité de ses déductions tranchaient sur la relative banalité de l'affaire, mais à ce moment retentit un impatient coup de klaxon.

Le taxi nous attendait déjà.